

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Quatre suicides

Lori Saint-Martin

Volume 31, Number 4 (184), August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1989). Quatre suicides. *Liberté*, 31(4), 47–49.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LORI SAINT-MARTIN  
QUATRE SUICIDES

I

Une fois la première rame passée, on peut rester toute sa vie sur le banc du métro. Ici le jour ne tombe ni ne monte. Foule gonflée puis clairsemée, départs précis. Vous regardez.

Sur le point de monter, déjà, une hésitation. Le pied qui refuse d'avancer, suspendu dans le vide provisoire, entre quai et voiture. Vous connaissez le trajet par cœur. Reculez pourtant. Deux coups de sifflet, dernière bousculade, vous n'avez pas voulu. Seul sur le quai un instant vous allez vous asseoir: la prochaine rame sûrement, ou celle d'après. Après trois ou quatre fois vous ne vous levez plus.

Le sport, l'amour occupent les autres. Vous regardez. Au centre de l'os, leur lassitude apprivoisée, ramenée sans cesse aux limites du supportable. Deux jours de travail derrière, trois jours devant. Pousser, courir. Pauvres efforts, illusion du mouvement. Vous avez beaucoup voyagé autrefois, couloirs, bifurcations, trottoirs toujours roulants: la crainte de manquer un départ unique et inaccessible, les montagnes, le souffle court. Être au point mort enfin vous comble d'aise.

Une nouvelle rame crève la station, rapide, réelle. Sans incident ni sursaut l'idée est là, depuis toujours: on pourrait se jeter dessous. Celle-ci ou la prochaine, elles sont là pour ça.

Vous pensez «on», pas «je». Mais la station se vide, et c'est la première personne enfin venue qui se lève: je m'avance, les yeux grands ouverts, un pas, un autre, et voilà que j'arrive, que j'arrive, que je suis arrivé.

## II

Il fait gris ici, je crois que je gèle, je tremble mais ne ressens rien, la lumière jamais éteinte, ils se promènent quand même avec des lampes de poche, toute la nuit ils surveillent, si je savais seulement ce qu'ils espèrent surprendre, pourquoi n'arrives-tu pas, tu me l'avais promis pourtant en me laissant ici, je leur dis que tu vas venir, parfait qu'il vienne, il verra bien dans quel état vous, jamais ils ne finissent leurs phrases, je regarde par la fenêtre en attendant quand je peux, nature morte, leurs yeux me vrillent le dos, chacun de mes gestes est pesé, ils achèvent leur dossier, j'ai mal aux yeux, la neige m'aveugle, je suis un oiseau gris, ils se fâchent quand je pleure, mes larmes sont bonnes mais froides, j'ai toujours froid ici, même la nuit la lumière brûle, quand viendras-tu, je ne sais pas si c'est l'hiver.

## III

D'une église invisible, montent des rafales de cloches. Le café fume dans la tasse bleu vif. Vue du seizième étage d'une tour, la ville est réduite, diminuée. Anne-Marie fait glisser la porte coulissante, s'aventure sur le minuscule balcon rouillé. Comme chaque matin, elle caresse le projet de sauter.

Anne-Marie a déjà eu ce qu'on appelle une belle situation, son fonds de pension, sa permanence, un grand bureau avec une fenêtre. Seule la fenêtre l'intéressait. Elle n'est pas restée. Promesses non tenues, indifférence. Elle lâche tout à mesure, les hommes aussi. Maintenant elle vit très seule et passe ses journées à la fenêtre.

---

Tomber, glisser. Prendre son élan, fixer la ville qui se jette à notre rencontre. Elle se penche, les muscles tendus. Tension extrême, bonheur du détachement. Ainsi vont les jours, dans le ravissement du vide.

#### IV

J'avais lu quelque part qu'un jardin vous attache à la vie. N'ayant plus rien ni personne j'ai semé.

La floraison a dépassé tout espoir, bientôt tout désir. Mes plantes poussaient, moi j'ai rapetissé tout l'été, les mains toutes noires de terre crayeuse.

Leur vitalité insensée, leur peu d'exigences m'offensaient. Jour et nuit elles poussaient, poussaient, quelle dépense, quelle futilité. De plus en plus je les négligeais, mais elles n'en voyaient rien. Pluie et soleil il y a eu, sans moi. Je me suis consolée enfin: le froid ne me donnerait-il pas raison d'elles?

Pour cette raison-là ou pour une autre, j'ai survécu jusqu'à l'automne. Au moment de les arracher à la terre, je me suis épouvantée une dernière fois de l'épaisseur, de la longueur de leurs racines.